

« De Marx au *Deuxième Sexe* : Simone de Beauvoir et les mythes littéraires »

Tiphaine Martin

Simone de Beauvoir est la théoricienne majeure, au XX^{ème} siècle, de l'égalité des sexes. Dans son essai le plus célèbre, *Le Deuxième Sexe*, elle démontre comment la société crée l'infériorité des femmes, tant de manière juridique qu'au quotidien. Beauvoir analyse également les écrits des hommes, à la fin du tome 1 de son essai, dans la partie « mythes ». Dans cette communication, j'aimerais explorer cette partie du *Deuxième Sexe*, afin de montrer quelle théorie de la littérature s'en dégage : est-elle matérialiste, existentialiste, féministe ou les trois ? Tout d'abord, je présenterai la structure et les postulats théoriques de cette section, qui condense les chapitres consacrés à la biologie, au matérialisme historique, à l'anthropologie et à l'Histoire et qui ouvre sur de nouvelles analyses et approfondissements des mythes du féminin. Ensuite, j'examinerai le lien entre contenu et contenant : comment Beauvoir applique-t-elle ses théories dans les cinq chapitres consacrés à Montherlant, D.H. Lawrence, Claudel, Breton, et Stendhal ? Enfin, je me pencherai sur la réception de cette partie par les critiques et sur sa postérité : qu'en ont retenu les critiques, comment l'ont-ils analysée et quelle est l'influence de cette partie.

Avant de clore cette introduction, je présenterai brièvement Simone de Beauvoir, qui reste mal, peu connue ou connue à travers des clichés réducteurs, pour ne pas dire sexistes. Elle est née en 1908 à Paris dans une famille bourgeoise catholique. Beauvoir a été reçue deuxième à l'agrégation de philosophie en juin 1929, sur la liste des filles, puisque le classement du concours n'était pas mixte à cette époque. Elle est professeure à Marseille un an (1931-1932), à Rouen (de 1932 à 1936) puis à Paris au lycée Molière, jusqu'à son licenciement en juin 1943, au motif qu'elle n'a pas « contribu[é] efficacement à la "rénovation nationale" », selon les recherches d'Ingrid Galster¹. Elle fait alors des émissions sur le Moyen-Age, le théâtre au XIX^e siècle et elle adapte *Lamiel* de Stendhal pour Radio-Vichy², tout en publiant son premier roman, *L'Invitée*. À la Libération, elle choisit de ne pas réintégrer l'Éducation Nationale et se consacre à l'écriture et aux voyages, voyages d'agrément et/ou politiques. Elle publie *Le Deuxième Sexe* en 1949, qui lève contre elle des haines qui débordent les clivages politiques. J'y reviendrai dans ma troisième partie.

Elle reçoit le prix Goncourt en 1954 pour *Les Mandarins*, œuvre romancée sur le milieu des intellectuels parisiens, de la Libération au début de la Guerre Froide, avec pour contrepoint le

¹ Ingrid Galster, *Beauvoir dans tous ses états*, Paris, Tallandier, 2007, p.99.

² *Idem*, p.111-134.

portrait d'un écrivain américain qui s'intéresse de près aux bas-fonds, faisant éclater la belle image de son pays.

À partir de 1945, Beauvoir s'engage notamment contre les guerres au Maghreb, contre la course au nucléaire et contre la guerre au Vietnam. Dans les années 1970, les féministes viennent lui demander de s'engager à leurs côtés dans la lutte pour le droit à l'avortement. Paradoxalement, ces jeunes femmes l'ont très peu lue ou découverte après Germaine Greer, féministe nord-américaine des années soixante-dix. Beauvoir met sa notoriété au service des luttes féministes. Ainsi, en 1971, elle signe le « manifeste des 343 » et elle se rend au centre du Plessis-Robinson pour soutenir les jeunes filles-mères révoltées. Elle témoigne au procès de Bobigny en 1972 et elle participe à des manifestations.

Malgré une dépression, suite à la mort de son compagnon Jean-Paul Sartre en 1980, elle continue à écrire et à combattre les inégalités et les souffrances infligées aux femmes, dont l'excision.

Elle décède en avril 1986.

I. Structure et postulats théoriques

La partie « mythes » est située à la fin du premier tome, sous-titré « Les Faits et les Mythes ». Après la biologie, la psychanalyse le matérialisme historique et l'Histoire, Beauvoir se penche sur les mythes générés par les sociétés au travers des siècles. Cette section commence par un chapitre où Beauvoir récapitule et approfondit les volets des deux premières grandes parties. Dans un deuxième chapitre, elle étudie des cas particuliers d'écrivains : Montherlant, D.H. Lawrence, Claudel, Breton, et Stendhal, classés selon leur degré de phallocratie, du pire au moindre. Dans son troisième chapitre, elle conclut la partie en faisant le point sur le mythe féminin en 1949 et en émettant le souhait que les nouveaux mythes de la féminité permettent aux femmes de vivre comme Sujet et d'acquérir enfin leur autonomie par rapport aux hommes.

Si Beauvoir se tourne vers l'écriture de nouvelles et de romans à consonance autobiographique, elle réfléchit d'autre part à la condition humaine et à la possibilité d'exercer sa liberté, en commun avec Sartre. Ce qui devient « l'existentialisme » sous la plume des journalistes à la Libération est longuement pensé par le couple de philosophes. Simone de Beauvoir est moins tranchée que ne l'est Sartre. Selon elle, toute liberté singulière a ses limites et dépend de la situation sociale, historique, dans laquelle l'individu se trouve. Elle rapporte dans *La Force de l'âge*, deuxième tome de ses mémoires parues en 1960, une conversation avec son *alter ego* en avril

1940³ :

Je soutenais que, du point de vue de la liberté, telle que Sartre la définissait - non pas résignation stoïque mais dépassement actif du donné - les situations ne sont pas équivalentes : quel dépassement est possible à la femme enfermée dans un harem ? Même cette claustration, il y a différentes manières de la vivre, me disait Sartre. Je m'obstinaï longtemps et je ne cédaï que du bout des lèvres. Au fond, j'avais raison. Mais pour défendre ma position, il m'aurait fallu abandonner le terrain de la morale individuelle, donc idéaliste, sur lequel nous nous placions.

En 1940, elle s'intéresse déjà à la condition des femmes et défend l'idée que la liberté est relative. Cependant, à cette époque, elle refuse d'abandonner le ciel des Idées pures et de placer la liberté d'un être dans un contexte précis. Les chocs successifs de l'Occupation, de la Libération, de la découverte des camps de concentration et de déportation, le début de la Guerre Froide avec les guerres de décolonisation (Indochine, Maroc, Tunisie, Algérie) la font évoluer vers une philosophie plus concrète, que les journalistes nomment « existentialisme ». Beauvoir la définit ainsi dans sa conférence « L'Existentialisme et la sagesse des nations » :

(...) il [l'existentialisme] veut éviter à l'homme les déceptions et les bouderies moroses qu'entraîne le culte des fausses idoles ; il veut le convaincre d'être authentiquement un homme et il affirme la valeur de cet accomplissement. Une telle philosophie peut hardiment refuser les consolations du mensonge et celle de la résignation : elle fait confiance aux hommes.

L'existentialisme est un engagement de l'être dans le monde humain. Cet être engagé refuse les mensonges et la bien-pensance hypocrite de la société établie ; il cherche à agir dans la société, dans le monde où il vit. L'existentialisme est une philosophie de l'action.

Le succès de scandale de l'existentialisme permet à Beauvoir de partir en Tunisie en janvier-février 1946⁴, puis aux États-Unis de janvier à mai 1947 pour des tournées de conférences sur l'existentialisme. On voit l'influence de l'histoire contemporaine et de ces voyages (et de bien d'autres antérieurs) sur les comparaisons et les parallèles avec la situation des Juifs, des Noirs américains et des colonisés d'Afrique du Nord. Beauvoir ne se lance pas dans un essai théorique et détaché du contexte de l'écriture, mais ses analyses prennent corps dans la réalité contemporaine.

³ Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999, p.498-499.

⁴ Simone de Beauvoir, *La Force des choses I*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999, p.86.

C'est à partir de l'été 1946 qu'elle commence les travaux de recherche de ce qui devient *Le Deuxième Sexe*⁵. Selon ce qu'elle rapporte dans *La Force des choses*, troisième volume de ses mémoires paru en 1962, c'est Sartre qui l'a orientée vers la découverte de l'inégalité entre les femmes et les hommes, alors qu'elle désirait parler uniquement d'elle-même et de son histoire⁶ :

Je m'avisai qu'une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi d'être une femme ? Je crus m'en débarrasser vite. (...) ma féminité ne m'avait gênée en rien. "Pour moi, dis-je à Sartre, ça n'a pour ainsi dire pas compté. - Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même manière qu'un garçon : il faudrait y regarder de plus près."

Le « ça » se révélant un obstacle dans son parcours de vie, Beauvoir part en chasse et elle est touchée par la grâce de ce qu'elle n'appelle jamais féminisme dans son essai⁷ :

Je regardai et j'eus une révélation : ce monde était un monde masculin, mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. (...) J'allai faire des lectures à la Nationale et j'étudiai les mythes de la féminité.

Ce sont donc d'abord les histoires, les légendes, les « récits fabuleux » - si nous prenons mythe dans son sens étymologique⁸ - sur les femmes et leur influence sur le comportement des individus femelles et mâles qui attirent son attention. Rappelons avec Alain Rey⁹ que :

Le mythe est conçu comme jouant un rôle déterminant dans le comportement, l'appréciation des choses, d'un individu ou d'une collectivité. L'importance de son étude en histoire des religions et en anthropologie est allée croissante au XIX^e s., puis au XX^e s., jusqu'au structuralisme (Lévi-Strauss).

Beauvoir applique implicitement dans *La Force des choses* la définition anthropologique du terme pour parler de son travail dans *Le Deuxième Sexe*. Dans cet essai, elle s'appuie longuement sur les travaux de Claude Lévi-Strauss pour la partie « Histoire » du tome 1. Cette imprégnation

⁵ *Idem*, p.135. Cf. aussi Éliane Lecarme-Tabone, "*Le Deuxième Sexe*" de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2008, p.18.

⁶ Simone de Beauvoir, *La Force des choses I*, *Idem*, p.135-136.

⁷ *Idem*, p.136.

⁸ Alain Rey et Tristan Hordé, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2000, p.2333.

⁹ *Idem*.

anthropologique rejoint les préoccupations existentialistes en tant que dévoilement, déchirure des faux-semblants et comme analyse d'une société donnée.

Dans son analyse de l'écriture et de la composition du *Deuxième Sexe*, Éliane Lecarme-Tabone mentionne qu'originellement : « La partie consacrée aux mythes est conçue et écrite avant les développements qui la précède dans l'édition achevée. »¹⁰ Par conséquent, ce pan est celui qui influence chaque chapitre du premier tome, alors que dans l'édition finale il est placé à la fin du tome un.

La boulimie de lectures de Beauvoir lui permet une connaissance approfondie des auteurs qu'elle choisit, en 1947, pour écrire la partie « mythes ». À l'adolescence, elle lit Montherlant¹¹, D.H. Lawrence¹², Claudel¹³, Breton¹⁴ et Stendhal¹⁵.

Son savoir de Marx date du début des années trente :

Je voulus connaître Marx et Engels et, à la Nationale, je m'attaquai au *Capital*. (...) De tout mon cœur je condamnais l'exploitation et j'éprouvai une immense satisfaction à en démontrer le mécanisme. Le monde s'éclaira d'un jour neuf au moment où je vis dans le travail la source et comme la substance des valeurs. Rien ne me fit jamais renier cette vérité, ni les critiques que suscita en moi la fin du *Capital*, ni celles que je trouvai dans les livres, ni dans les doctrines subtiles d'économistes plus récents.¹⁶

Le terme « révélation » est très fort et exprime une fois de plus le choc causé par une lecture, qui devient cruciale dans la pensée de Beauvoir et dans sa manière d'envisager le monde. Elle considère le travail comme le pivot des analyses de la société.

Les travaux et le vécu qui ont amené Simone de Beauvoir à l'écriture de « mythes » sont multiples et nourrissent cette branche du *Deuxième Sexe*.

L'attachement de Beauvoir au marxisme est visible dans son essai de 1949, dans le chapitre « Le point de vue du matérialisme historique ». Elle souligne cependant les limites des théoriciens marxistes Engels et Bebel :

¹⁰ Éliane Lecarme-Tabone, *Idem*, p.15.

¹¹ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999, p. 257-258.

¹² Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, *Idem*, p. 59.

¹³ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *Idem*, p.257-258.

¹⁴ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *Idem*, p.324.

¹⁵ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *Idem*, p.440.

¹⁶ Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, *Idem*, p. 63.

(...) il est impossible de *déduire* de la propriété privée l'oppression de la femme. (...) l'insuffisance du point de vue d'Engels est manifeste. Il a bien compris que la faiblesse musculaire de la femme n'est devenue une infériorité concrète que dans sa relation avec l'outil de bronze et de fer : mais il n'a pas vu que les limites de sa capacité de travail ne constituaient elles-mêmes un désavantage concret que dans une certaine perspective.¹⁷

Beauvoir critique l'insuffisance d'analyse d'Engels du statut des femmes, uniquement considérées comme travailleuses et comme objets de marchandages dans un système capitaliste. L'influence de cette manière de penser l'oppression féminine fait des ravages jusque dans les années soixante-dix, lorsque les communistes et l'extrême-gauche attaquent les féministes, sous prétexte que le Grand Soir (soviétique ou maoïste ou autre) résoudra magiquement les inégalités femmes-hommes. L'écrivaine souligne que le théoricien n'a pas su dépasser les *a priori* de son époque sur la soi-disant faiblesse de la constitution féminine. Beauvoir ne renie pas cette faiblesse physique - des études sérieuses à ce sujet étaient difficiles à trouver à cette époque¹⁸ - mais démontre que celle-ci peut être facilement contournée.

Il est intéressant de constater qu'elle ne cite jamais Marx dans ces pages et qu'elle n'a pas intitulé l'ensemble « Le point de vue du marxisme ». Eva Gothlin, dans son analyse minutieuse de cette partie du *Deuxième Sexe*, met en évidence le poids de la réception de Marx en France, ainsi que la main-mise du PCF sur Marx¹⁹. Beauvoir se situant contre le natalisme anti-bourgeois du parti communiste français, elle préfère puiser dans les études d'Engels. Elle conclut ce chapitre en appelant à une synthèse des aspects les plus productifs et les plus novateurs de la psychanalyse et du matérialisme historique :

Revendiquer pour elle tous les droits, toutes les chances de l'être humain en général ne signifie pas qu'on doive s'aveugler sur sa situation singulière. Et pour la connaître il faut déborder le matérialisme historique qui ne voit dans l'homme et la femme que des entités économiques. (...) La valeur de la force musculaire, du phallus, de l'outil ne saurait se définir que dans un monde de valeurs : elle est commandée par le projet fondamental de l'existant se transcendant vers l'être.²⁰

¹⁷ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe. I, Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 2000, p.100.

¹⁸ Véronique Kleiner, *Pourquoi les femmes sont-elles plus petites que les hommes ?*, documentaire diffusé sur ARTE en 2012.

¹⁹ Eva Gothlin, « Le point de vue du matérialisme historique », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, H. Champion, 2004, p.71.

²⁰ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe. I, Idem*, p.103, 104.

Les apports des deux doctrines, la psychanalyse et le matérialisme historique, doivent être versés dans le creuset de la philosophie existentialiste, surtout le fait d'envisager la masse de manière individuelle.

On retrouve l'ensemble de cette conclusion dans la partie « mythes » et particulièrement dans le premier chapitre, où Beauvoir cite Marx : « (...) dans la société authentiquement démocratique qu'annonce Marx, il n'y a pas de place pour l'Autre. »²¹ Détachée de son contexte, cette affirmation peut sembler une critique. C'est tout le contraire, puisque l'essayiste montre comment le fait de poser la femme comme un Autre inébranlable et inéluctable est pernicieux pour les femmes. Il ne s'agit pas d'un Autre envisagée dans la richesse de son caractère et de ses qualités et défauts, comme un individu non marqué par son appartenance au sexe féminin. À l'opposé, c'est l'Autre magicienne et tortueuse, c'est l'Autre perfide et cruelle, c'est l'Autre qui n'aspire qu'à dévorer l'homme et à le mettre sous sa loi.

Comment Montherland, D.H. Lawrence, Claudel, Breton et Stendhal montrent-ils cette étrange altérité ?

II. Contenu et contenant : Montherland, D.H. Lawrence, Claudel, Breton et Stendhal

Ces cinq écrivains et leurs œuvres sont examinées par Simone de Beauvoir sous le prisme de ses théories existentialistes. Dans le chapitre un de la partie « mythes », elle définit le caractère ondoyant du mythe : « Il est toujours difficile de décrire un mythe ; il ne se laisse pas saisir ni cerner, il hante les consciences sans jamais être posé en face d'elles comme un objet figé. »²² C'est exactement la définition de notre moderne « inconscient collectif ». Elle déclare également que : « La représentation du monde comme le monde lui-même est l'opération des hommes ; ils le décrivent du point de vue qui est le leur et qu'ils confondent avec la vérité absolue. »²³ Ce qui paraît évident aujourd'hui a provoqué un tollé en 1949.

Elle a habilement préparé le terrain dans le chapitre premier en renvoyant aux chapitres suivants. Ainsi, un renvoi à ses analyses de Montherlant provient de la situation du jeune garçon qui « (...) voudrait, tel Athéné, avoir surgi dans le monde adulte, armé de pied en cap, invulnérable! »²⁴

²¹ *Idem*, p.234-235.

²² *Idem*, p.235-236.

²³ *Idem*, p.235.

²⁴ *Idem*, p.240-241.

La note de bas de page précise : « Voir un peu plus loin notre étude sur Montherlant qui incarne de manière exemplaire cette attitude. »²⁵ Quant à Claudel, il apparaît sans surprise dans les analyses sur la place des femmes au sein de la religion :

C'est paradoxalement le christianisme qui va proclamer, sur un certain plan, l'égalité de l'homme et de la femme. Il déteste en elle la chair ; si elle se renie comme chair, elle est, au même titre que le mâle, créature de Dieu, rachetée par le Rédempteur : la voilà rangée, au côté des mâles, parmi les âmes promises aux joies célestes. (...) Si elle accepte de renier son animalité, la femme, du fait même qu'elle incarnait le péché, sera aussi la plus radieuse incarnation du triomphe des élus qui ont vaincu le péché!²⁶

La note appelle à la suite de l'essai : « De là vient la place privilégiée qu'elle occupe par exemple dans l'œuvre de Claudel. »²⁷

Ce qu'il faut retenir de ce premier chapitre est d'abord la peur que les hommes éprouvent envers les femmes :

Né de la chair, l'homme dans l'amour s'accomplit comme chair et la chair est promise à la tombe. Par là l'alliance de la Femme et de la Mort se confirme (...).

Ainsi ce que d'abord l'homme chérit et déteste dans la femme, tant amante que mère, c'est l'image figée de sa destinée animale, c'est la vie nécessaire à son existence, mais qui le condamne à la finitude et à la mort.

Il l'aime en tant qu'elle est sienne, il la redoute en tant qu'elle demeure autre ; mais c'est en tant qu'autre redoutable qu'il cherche à la faire plus profondément sienne : c'est là ce qui va l'amener à l'élever en tant que personne et à la reconnaître pour son semblable.

Le respect dont la Mère est nimbée, les interdits dont elle est entourée refoulent le dégoût hostile qui spontanément se mêle à la tendresse charnelle qu'elle inspire.

Du jour où la mère est sanctifiée et asservie on peut sans effroi la retrouver chez la compagne elle aussi sanctifiée et soumise.²⁸

Les sentiments dont les hommes entourent les femmes sont ambivalents, mais ils concernent en grande majorité l'effroi qu'elles leur inspirent. Les hommes n'arrivent pas à sortir les femmes des altérités qu'ils ont créées. L'essayiste incite sur la puissance de la sexualité et la négation de cette sexualité dont les mâles sont sortis dans la création du mythe de la Mère.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Idem*, p.274.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Idem*, p.266, 267, 273, 277-278, 280.

Beauvoir montre à quel point les hommes dévalorisent systématiquement les femmes, même lorsqu'ils semblent les porter au pinacle. Il en est de même dans les écrits qu'elle a choisis d'inventorier.

Henry de Montherlant a l'honneur d'ouvrir le bal des vampires machistes, dans la branche « Montherlant ou le pain du dégoût ». L'écrivaine commence par souligner son mépris de la femme en tant que mère : « (...) ce qu'il déteste, en elle, c'est sa propre naissance. »²⁹ Montherlant reste bloqué au stade de l'adolescence tel qu'il est décrit dans le chapitre précédent par Beauvoir. Il se veut dieu alors qu'il n'est qu'homme, à savoir destiné à mourir un jour après avoir été enfanté par une femme. Il ne glorifie absolument pas l'entité maternelle, il la repousse avec horreur.

Beauvoir continue sa démonstration en soulignant que son confrère « (...) a choisi une liberté *sans objet*, c'est-à-dire qu'il préfère une illusion d'autonomie à l'authentique liberté qui s'engage dans le monde (...). »³⁰ Le vocabulaire existentialiste rappelle le postulat beauvoirien, de la femme qui doit advenir enfin comme sujet autonome et libre, alors qu'elle est emprisonnée dans un réseau de mythes qui ne prennent pas compte de sa singularité d'individu, par-delà les différences biologiques.

Beauvoir feint ensuite de croire qu'Henry de Montherlant a « dégonflé le mythe de l'éternel féminin »³¹. C'est une ruse dialectique pour mieux lui porter un nouveau coup : « Mais (...) il ne pulvérise pas l'idole : il la convertit en monstre. »³² Le style impeccable de la phrase, scindée en deux parties par les deux points qui assène la volée de bois vert, met en valeur la profondeur de la sentence. Soit, Montherlant ne verse pas dans la mise sur un piédestal de la figure parfaite de la Femme, comme les auteurs de type courtois. Mais c'est pour mieux distendre la figure féminine et lui donner une apparence horrifiante. En effet, il est incapable de tracer des portraits qui correspondent, non à ses fantasmes délirants et haineux, mais qui s'approchent de la réalité :

Marcher en songe sur les eaux, c'est bien moins fatigant que d'avancer pour de bon sur les chemins de la terre. Et c'est pourquoi le lion Montherlant évite avec terreur le moustique féminin : il redoute l'épreuve du réel. Montherlant a eu peur de risquer parmi les hommes sa supériorité ; pour s'enivrer de ce vin exaltant, il s'est retiré dans les nuées (...).

²⁹ *Idem*, p.312.

³⁰ *Idem*, p.314.

³¹ *Idem*, p.314-315.

³² *Idem*, p.315.

Inférieure, pitoyable, ce n'est pas assez. Montherlant veut la femme méprisante.³³

Il lui est plus facile de clamer ses délires page après page que de reconnaître dans les femmes des égales pensant et sentant, avec des défauts et des qualités.

Elle n'insiste pas sur son homosexualité, car nous sommes en 1949, mais relève qu'un des héros des *Jeunes Filles*, Costals, se pâme plus volontiers devant les « cheveux des jeunes garçons » que devant sa maîtresse Solange³⁴. Beauvoir assimile l'écrivain à ses personnages et à leur aversion pour le corps féminin.

In fine, Beauvoir accuse Montherlant de fanatisme fasciste, en rappelant sa prédilection pour les Nazis et leurs mythes du surhomme. Montherlant échouant (heureusement) à être Hitler, elle conclut cependant :

Bien des midinettes ont pendant l'occupation mérité un respect que nous n'accordons pas à Montherlant. Les mots creux dont il se gorge sont dangereux par leur vide même : la mystique surhumaine autorise toutes les dévastations temporelles. (...) C'est par le mal qu'il fait à son prochain qu'il s'estime supérieur à lui.³⁵

Beauvoir met en garde son lectorat contre la tentation fasciste et le vide qu'elle recouvre, mais aussi contre le poids des mots et les dévastations qu'il entraîne. Montherlant récupère des « mythes collectifs » et les plaque sur ses insuffisances, qu'il projette sur ses personnages féminins.

La branche consacrée à Lawrence s'intitule « D.H. Lawrence ou l'orgueil phallique », ce qui rejoint le pan consacré à Montherlant, puisqu'il s'agit de placer une virilité forcément triomphante au centre du monde. L'écrivaine proclame pourtant que le premier « se situe aux antipodes d'un Montherlant. »³⁶ de part son amour de la Vie et dans l'adéquation entre les humains et la nature. Les rôles de la femme et de l'homme sont ainsi définis :

(...) celle-ci n'est donc ni divertissement, ni proie, elle n'est pas un objet en face d'un sujet, mais un pôle nécessaire à l'existence du pôle de signe opposé.

Quand le circuit virilité-féminité s'est établi, aucun désir de changement n'est concevable : c'est un circuit parfait, fermé en soi, définitif.³⁷

³³ *Idem*, p.314, 328.

³⁴ *Idem*, p.317.

³⁵ *Idem*, p.330.

³⁶ *Idem*, p.331.

³⁷ *Idem*, p.332, 336.

Lawrence abolit les contours de l'humain en centrant ses personnages autour de leurs sexes et du jaillissement existentiel. Si ce n'est que cette passion pour l'existence passe uniquement par le sexe masculin : « Lawrence croit passionnément à la suprématie mâle. Le mot même de " mariage phallique ", l'équivalence qu'il établit entre sexuel et phallique, le prouve assez. »³⁸ Les hommes restent les maîtres du jeu amoureux et sensuel.

Sous couvert d'abolir la pensée et les disparités de caractère et d'éducation, Lawrence refuse à ses personnages féminins un rôle de premier plan ou équivalent à celui joué par les hommes :

(...) il est tendu vers des buts, il incarne la transcendance ; la femme est absorbée par ses sentiments, elle est toute intériorité, elle est vouée à l'immanence. (...)

La pensée et l'action ont leurs racines dans le phallus ; faute de phallus la femme n'a droit ni à l'un ni à l'autre (...).³⁹

L'utilisation du vocabulaire existentialiste permet à Beauvoir de démontrer que la femme est réduite, une fois encore, à la passivité et à l'inaction, au contraire de l'homme. Sous prétexte de parler uniquement de sexualité, Lawrence trace le portrait de la société bourgeoise de son époque, avec une femme qui tourne en rond dans les murs de la maison et un homme occupé à l'extérieur.

Beauvoir conclut en ces termes :

Que l'homme soit un phallus et non un un cerveau, l'individu qui participe à la virilité garde ses privilèges; la femme n'est pas le mal, elle est même bonne : mais subordonnée. C'est encore l'idéal de la "vraie femme" que Lawrence nous propose, c'est-à-dire de la femme qui accepte sans réticence de se définir comme l'Autre.⁴⁰

L'accroche érotique - et scandaleuse en ces années prudes - ne doit pas masquer l'aspect traditionnel de la répartition des rôles, avec une femme qui accepte sans rechigner sa position de deuxième sexe.

Avec « Claudel et la servante du Seigneur », nous passons brusquement à l'univers du religieux. Là aussi, l'essayiste commence par un éloge des œuvres de l'écrivain converti au catholicisme : « (...) la femme a sa place dans l'harmonie de l'univers ; mais ce n'est pas une place

³⁸ *Idem*, p.336.

³⁹ *Idem*, p.337.

⁴⁰ *Idem*, p.342-343.

quelconque (...) »⁴¹ Les femmes sont étroitement liées à Dieu, qui les instrumentalise dans le but d'éveiller les hommes à leur âme, cet éveil dût-il passer par des rapports sexuels⁴².

Ce rôle de salut est à double tranchant :

Mais si les femmes sont ainsi singulièrement vouées à l'héroïsme de la sainteté, c'est surtout parce que Claudel les saisit encore dans une perspective masculine. Certes, chacun des sexes incarne l'*Autre* aux yeux du sexe complémentaire; mais à ses yeux d'homme c'est malgré tout la femme qui apparaît souvent comme un *autre absolu*. (...) la femme est plus précisément instrument de salut pour l'homme, sans que la réciproque apparaisse.⁴³

Les femmes sont priées de ne pas se vouloir égales aux hommes qu'elles réveillent et qu'elles aiment. Elles ne doivent pas plus exiger un rachat par les hommes. Beauvoir pointe la manière dont Claudel met en avant les hommes et repousse les femmes dans une différence irréductible, alors même qu'il prétend que leurs âmes sont égales.

Ces constats aboutissent à la conclusion suivante : « (...) l'homme donne son activité, la femme sa personne; sanctifier cette hiérarchie au nom de la volonté divine, ce n'est en rien la modifier, mais au contraire prétendre la figer dans l'éternel. »⁴⁴ Au final, Claudel entend bien faire respecter l'ordre bourgeois auquel il tient si fort.

Rappelons en passant qu'il a fait enfermer sa sœur, la sculptrice Camille Claudel, car elle menaçait la respectabilité de la *gens Claudia*.

Il y a peu de choses à tirer de cette étude, car si elle cite énormément les ouvrages de Claudel, Beauvoir ne fait pas beaucoup d'analyses de ceux-ci.

Après le catholique, le surréaliste. L'intitulé de la branche est prometteur : « Breton ou la poésie », surtout pour des lecteurs d'aujourd'hui, qui connaissent le goût de Beauvoir pour les surréalistes et leur volonté de destruction de la société bien-pensante, qui est aussi un pilier de l'existentialisme. Beauvoir surprend son lecteur en rapprochant Claudel et Breton, que leurs doctrines littéraires auraient dû radicalement éloigner. Si ce n'est que leur antagonisme cède, puisque : « (...) il y a une analogie dans le rôle qu'ils attribuent à la femme : elle est un élément de perturbation; elle arrache l'homme au sommeil de l'immanence; bouche, clé, porte, pont, c'est

⁴¹ *Idem*, p.344.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Idem*, p.353.

⁴⁴ *Idem*, p.355.

Béatrice initiant Dante à l'au-delà. »⁴⁵ Par l'intermédiaire d'une figure féminine symbole de la poésie chrétienne, l'essayiste rapproche audacieusement le goût de Breton pour le sur-réel, l'inconscient et les associations d'idées de la croyance claudélienne à la vie après la mort. Beauvoir reprend une fois de plus le terme existentialiste « immanence ». Cette fois il ne désigne pas une projection masculine sur la femme comme donnée immuable et passive, mais la condition du mâle tant qu'une femme n'est pas venue le réveiller.

La femme est médiation entre le monde, réel ou sur-réel, et l'homme. En tant que lien entre deux univers, elle acquière logiquement les traits d'une « sorcière », mythe collectif cité par Beauvoir dans le chapitre un⁴⁶ pour désigner la femme qui exprime sa liberté en « chevauchant un balai, (...) s'enfu[yant] vers des rondes sataniques. »⁴⁷, dans une société où elle est asservie à l'homme.

Après avoir mis en évidence le rôle secondaire joué par la femme et son intérêt exclusif pour l'amour, l'écrivaine note que la femme « incarne la nature »⁴⁸ et que, par conséquent, la femme « ne se distingue pas de la poésie. »⁴⁹ Cette équivalence est posée, car, pour Breton, la femme et la poésie ne font qu'un et seule la poésie donne les clefs pour comprendre et atteindre la nature. Beauvoir ne commente guère cette assimilation, qu'elle aurait pu mettre en parallèle avec la foi en la nature de Lawrence ou rapprocher du mythe collectif de la Muse : « La Muse ne crée rien en elle-même : c'est une Sybille assagie qui s'est faite docilement servante d'un maître. »⁵⁰ Nadja et les autres sont les inspiratrices du poète et en même temps elles sont ce que le poète les fait.

Cependant, elle conclut par un bilan négatif son exploration du monde bretonnien :

Elle est la poésie en soi, dans l'immédiat, c'est-à-dire pour l'homme; on ne nous dit pas si elle l'est aussi pour soi. (...)

Vérité, Beauté, Poésie, elle est Tout : une fois de plus tout sous la figure de l'Autre, Tout excepté soi-même.⁵¹

⁴⁵ *Idem*, p.355. Cf. p. 295.

⁴⁶ *Idem*, p.298.

⁴⁷ *Idem*, p.298.

⁴⁸ *Idem*, p.360.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Idem*, p.290.

⁵¹ *Idem*, p.364.

La Femme n'a donc aucune identité propre et elle est pensée sous le signe de l'altérité absolument différente du référent qu'est l'homme.

Chez Stendhal, rien de cela, ou si peu. Beauvoir commence par justifier son choix :

Si quittant l'époque contemporaine je reviens maintenant à Stendhal, c'est qu'au sortir de ces carnivals où la Femme tour à tour se déguise en mégère, en nymphe, en étoile du matin, en sirène, il est réconfortant d'aborder un homme qui vit parmi des femmes de chair et d'os.⁵²

Cet incipit maintes fois cité donne le ton de « Stendhal ou le romanesque du vrai ». Foin de poésie, de dégoût, de cantiques ou de phallus, vive des personnages féminins tirés d'une observation pénétrante de la société.

Dans cette branche, Beauvoir pose certains jalons des développements du tome deux du *Deuxième Sexe*, au sujet de « l'expérience vécue », à savoir comment les parents inculquent à leur bébé fille qu'elle est Autre et que son éducation doit se borner à trouver un mari. Elle ne doit pas vivre pour elle-même, mais entre quatre murs pour son époux et pour ses enfants.

Ainsi, Stendhal « ne croit pas au mystère féminin; aucune essence ne définit une fois pour toutes la femme ; l'idée d'un "éternel féminin" lui semble pédante et ridicule. »⁵³ Comme le déclare Beauvoir à la première ligne de l'introduction du tome deux : « On en naît pas femme : on le devient. »⁵⁴ Stendhal est donc pré-beauvoirien et féministe. Il refuse d'envisager les femmes comme des altérités naturelles qui conserveraient des contenus immuables à l'intérieur d'elles-mêmes. C'est une des rares fois où Beauvoir emploie le mot « féministe », même si elle ne peut s'empêcher de le déprécier⁵⁵.

Stendhal est aussi loué d'être parvenu à faire d'une faiblesse politique une force : « (...) elles ne sont en soi ni inférieures, ni supérieures à l'homme; mais par un curieux renversement leur situation malheureuse les favorise. »⁵⁶ Beauvoir explique qu'Henri Beyle apprécie le manque « d'esprit de sérieux » et le « naturel » des femmes. Le premier terme est existentialiste car il désigne toutes les graves conventions dont se parent les gens qui ne plaisent pas avec l'existence. Le « naturel » pourrait nous choquer, si l'auteur ne prenait soin de l'assimiler à « l'authenticité »,

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Idem*, p.365.

⁵⁴ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe. II, L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1987, p.13.

⁵⁵ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe. I, Les faits et les mythes*, *Idem*, p.377.

⁵⁶ *Idem*, p.367.

autre vertu existentialiste. L'authenticité désigne alors une manière de vivre en se moquant et en analysant les conventions dont se revêt hypocritement la société.

Beauvoir recherche ensuite les raisons des « attraites romanesques »⁵⁷ des héroïnes stendhaliennes, puisque la « pure liberté » ne suffit pas à remplir un roman. Elle insiste sur la double contrainte proposée par Stendhal à ses personnages féminins. Mme de Rênal et les autres vivent dans une société bourgeoise qui considère les femmes comme des oies plus ou moins attachantes auxquelles suffisent les soins du ménage. L'oppression est d'abord politique. Ensuite, ces femmes rencontrent des obstacles en elles-mêmes, soit parce que leur éducation bornée ne les a pas préparées à affronter les aventures, soit que leur orgueil résiste à l'attrait masculin, soit qu'elles aient peur du scandale, manière de contenir la façade de respectabilité bourgeoise et d'empêcher les femmes de vivre comme bon leur semble.

Beauvoir conclut par cette sentence (qui rejoint la conclusion générale de son essai) : « La femme selon lui est simplement un être humain : les rêves ne sauraient rien forger de plus enivrant. »⁵⁸ L'égalité femme-homme ne tue pas le rêve, au contraire elle l'exalte.

Beauvoir, dans la sixième branche, fait le bilan de ses recherches et résume ce qu'elle a dit auparavant : l'homme est la référence unique de chaque moment et de chaque chose de notre monde. Dans le troisième et dernier chapitre de « mythes », elle met en évidence les façons dont sont organisés les mythes de la vie quotidienne. Elle conclut par une phrase choc : « Et sans doute il est plus confortable de subir un aveugle esclavage que de travailler à s'affranchir : le morts aussi sont mieux adaptés à la terre que les vivants. »⁵⁹ Beauvoir souligne avec force les difficultés de l'affranchissement pour la femme, ce qui est logique puisqu'elle n'envisage jamais de lutte collective. Elle termine par une douce citation de Rimbaud qui appelle à la libération de la femme par l'homme⁶⁰.

III. Les réceptions

Une fois son ouvrage terminé, Beauvoir a fait paraître trois chapitres du tome deux dans *Les Temps Modernes*, de mai à juillet 1949, avant la publication en volume en juin (tome un), puis novembre (tome deux). Il s'agit de « L'initiation sexuelle de la femme », de « La lesbienne » et de

⁵⁷ *Idem*, p.369.

⁵⁸ *Idem*, p.377.

⁵⁹ *Idem*, p.395.

⁶⁰ *Ibid.*

« La maternité » (devenue « La mère » dans l'édition finale). Le tout fut une belle opération médiatique, suscita une levée de boucliers et de belles ventes dès la pré-publication.

De la droite à la gauche, femmes et hommes mélangés éclaboussèrent l'ouvrage. François Mauriac, catholique et gaulliste convaincus, prend la tête de la croisade anti-*Deuxième Sexe*. Il réclame une enquête sur la « littérature d'aujourd'hui », qu'il définit par « le recours systématique (...) aux forces instinctives et à la démence, et l'exploitation de l'érotisme (...) » et demande si toutes ces choses « (...) constituent un danger (...) et que certains hommes en portent la responsabilité ? »⁶¹ Plus que Beauvoir et *Le Deuxième Sexe*, qui n'est finalement qu'un prétexte, c'est Sartre qui est visé. Beauvoir n'est qu'une femme et Mauriac n'est pas connu pour sa tendresse pour cette moitié de l'humanité. Bien sûr, il se permet d'écrire à Roger Stéphane, journaliste et écrivain collaborateur aux *Temps Modernes*, qu'il a « tout appris sur le vagin et le clitoris de votre patronne »⁶². Mais c'est surtout que Mauriac a un contentieux à régler avec Sartre. Ce dernier l'avait attaqué en 1939 dans un article intitulé « M. François Mauriac et la liberté » (repris dans *Situations I*). Sans compter que Sartre l'athée a le vent en poupe, ce qui n'est plus le cas pour Mauriac le catholique.

Côté presse à sensation de type *Samedi-Soir*, les ragots se mêlent à un résumé à charge de l'essai : « Le vocabulaire de Mme de Beauvoir est d'une précision impitoyable. Mais comme son texte est écrit dans un style philosophico-médical d'une mine plutôt rébarbative, on peut dire qu'il est privé de toutes les caresses de la volupté. »⁶³ Flûte, une femme qui ose écrire de la philosophie et qui ne flatte pas le lecteur !

Le courageux anonyme d'*Action* (journal issu de la Résistance et récupéré par le PCF) avoue sa déception : « Les habitués du théâtre de boulevard n'y trouvent pas leur compte, on leur a déjà raconté tout cela d'une manière plus amusante et somme toute moins prétentieuse. »⁶⁴ Cet article est accompagné d'une illustration représentant un singe et un homme travesti en femme⁶⁵. La décrédibilisation de Beauvoir et de ses thèses passe par des moyens grossiers. La ou le journaliste

⁶¹ François Mauriac, « La question posée », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris- Sorbonne, 2004, p. 26.

⁶² Roger Stéphane, *Tout est bien*, in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, *Idem*, p.296.

⁶³ Anonyme, « Tandis que Sartre s'enfoncé dans la politique, Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Chatterley », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, *Idem*, p.117-118.

⁶⁴ Anonyme, « La femme est une fontaine plaintive assure Simone de Beauvoir », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, *Idem*, p.216.

⁶⁵ Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, *Idem*, p.XI.

ne veut pas / ne peut pas voir que Beauvoir détruit justement les rires gras du théâtre de boulevard et montre les ficelles sexistes de ce type de représentation des rapports entre les sexes.

Les communistes délèguent une de leurs journalistes femmes qui s'indigne de cette ultime ruse perverse de la bourgeoisie pour saboter le sain enthousiasme nataliste des masses prolétariennes. Et Marie-Louise Barron de s'adresser à Beauvoir : « (...) j'imagine le franc succès de rigolade qu'obtiendrait Mme de Beauvoir dans un atelier de Billancourt, par exemple, en exposant son programme de "défrustration". »⁶⁶ Jeannette Colombel (alors Prenant) prend le relais peu après, dans son article intitulé « "*kirche, küche, kinder*". Les trois "K" de la démocratie occidentale. À propos de S. de Beauvoir et de quelques autres »⁶⁷. La référence au slogan nazi donne le ton. Après un rappel de propos de Jeannette Vermeersch et une citation de Lénine, elle enchaîne :

Ce n'est pas le hasard d'ailleurs que Simone de Beauvoir envisage à rebours l'émancipation de la femme. Ce n'est pas par hasard que l'on exploite sur tous les plans la concurrence entre l'homme et la femme. Cela correspond à une tactique classique des maîtres capitalistes.⁶⁸

Oyez oyez braves ouvrières et braves ouvriers ! Beauvoir la suppute du capitalisme veut votre perte ! En ces temps de reconstruction et de repopulation, le PCF et ses sbires appliquent à la lettre le programme anti-avortement prôné par le « petit père des peuples » depuis 1935⁶⁹.

Heureusement, Beauvoir reçoit également des soutiens. Ingrid Galster, dans sa préface à l'ouvrage de réception du *Deuxième Sexe*, remarque que « (...) le succès de l'enquête [de Mauriac] est plutôt maigre. »⁷⁰ et que ceux qui soutiennent Beauvoir sont plutôt des jeunes qui « (...) sont conscients de se trouver dans une période de transition. »⁷¹ L'absence d'une adolescence sereine, la brutalité de la Libération et le début des guerres coloniales a encouragé les jeunes à se détacher des dogmes pétainistes, bien entendu, mais également de l'apathie qui a conduit à la guerre.

⁶⁶ Marie-Louise Barron, « De Simone de Beauvoir à Amour Digest. Les croisés de l'émancipation par le sexe. », Ingrid Galster, "*Le Deuxième Sexe*" de Simone de Beauvoir, *Idem*, p.130.

⁶⁷ Jeannette Prenant, « "*kirche, küche, kinder*". Les trois "K" de la démocratie occidentale. À propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », in Ingrid Galster, "*Le Deuxième Sexe*" de Simone de Beauvoir, *Idem*, p.272-284.

⁶⁸ *Ibid.*, p.278-279.

⁶⁹ Françoise Navailh, « Le modèle soviétique », in Françoise Thébaud (dir.), *Histoire des femmes en Occident. Tome 5. Le XX^e siècle*. Paris, Perrin, « Tempus », 2002, p.345.

⁷⁰ Ingrid Galster, « Préface », "*Le Deuxième Sexe*" de Simone de Beauvoir, *Idem*, p.6.

⁷¹ *Ibid.*

Ce n'est pas la partie « mythes » qui a suscité le plus de réactions, sauf la section sur Montherlant. La critique Susan Rubin Suleiman rappelle que : « (...) trois d'entre eux (Montherlant, Claudel, Breton) sont encore vivants au moment où Beauvoir écrit, ce qui marque l'aspect polémique du livre ; on sait qu'aucun travail critique de type universitaire ne pouvait être consacré dans ces années-là à un écrivain vivant. »⁷² Cette autre originalité de Beauvoir n'explique cependant pas que seul Montherlant ait réussi à attirer l'attention des journalistes et des critiques.

Roger Nimier, chef de file du mouvement de droite « les Hussards », donc proche de Montherlant, s'apitoie sur Beauvoir, qu'il mélange avec une des frustrées des *Jeunes Filles*, Andrée Hacquebaut : « Mlle Andrée de Beauvoir attaque, les dents en avant (...). Simone de Beauvoir s'était fait connaître par un style froid, chétif, mais décent. Tel était le passé. Maintenant, la vulgarité l'emporte. »⁷³ Outre l'exercice de style, il est important de noter ce reproche de « vulgarité ». Il est déjà accolé à tout objet existentialiste, mais il prend de l'ampleur avec l'essai de Beauvoir. En effet, l'écrivaine a osé dire, avec des mots scientifiques et sans tomber dans la gaudriole, la condition féminine et décrire le corps des femmes. Nimier tombe dans le mal-être masculin décrit par Beauvoir lorsqu'une femme se pose en sujet et comme corps scientifique non destiné au voyeurisme.

Lawrence a uniquement fourni le titre de l'article à charge de *Samedi-Soir* déjà cité. Il est intitulé « Tandis que Sartre s'enfonce dans la politique, Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Chatterley ». À cette époque, sa renommée était importante en France, depuis les premières traductions dans les années vingt⁷⁴.

La section sur Claudel intéresse surtout les croyants, qui saluent le travail de Beauvoir et ne se sentent pas atteints dans leur religion, surtout s'ils sont protestants, telle Ursule Richard-Molard dans son compte-rendu pour la revue *Jeunes Femmes* : « Critiquer un Claudel ce n'est pas atteindre le christianisme. »⁷⁵ La critique moderne Elizabeth Fallaize, dans son analyse de cette section, signale deux articles, un du beauvoirien Jacques Zéphir en 1981 et un de Moya Longstaffe en 1995,

⁷² Susan Rubin Suleiman, « Breton ou la poésie », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, *Idem*, p.228.

⁷³ Roger Nimier, « Le retour d'Andrée Hacquebaut », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, *Idem*, p.115-116.

⁷⁴ Cf. Ginette Katz-Roy, *D.H. Lawrence in France : A Literary Giant with Feet of Clay*, in Christa Jansohn et Dieter Mehl, *The Reception of D.H. Lawrence in Europe*, Continuum, 2007, p.107-137.

⁷⁵ Ursule Richard-Molard, « *Le Deuxième Sexe*. Tome 1 », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, *Idem*, p.245.

tous deux pour les *Claudiel Studies*⁷⁶. Le désintérêt des contemporains de Beauvoir pour l'ex-diplomate provient-il du ton amène du chapitre de l'essai et de la quasi absence d'analyses approfondies ? La question reste posée.

Breton est traité par la même indifférence par les critiques et journalistes. Susan Rubin Suleiman, dans son analyse de la section, note : « Ce qui est surprenant, c'est que même dans le groupe surréaliste, le chapitre sur Breton n'a soulevé aucun commentaire. »⁷⁷ Selon Rubin Suleiman, Breton n'a jamais manifesté son intérêt ou sa révolte contre les propos de Beauvoir⁷⁸. Misogynie ou indifférence du « pape du surréalisme »? Question à creuser.

La branche sur Stendhal n'a pas non plus retenu l'attention des critiques, sauf pour le louer brièvement. Il en est de même dans les années suivantes et jusqu'au début des années 2000, selon le critique Christof Weiland⁷⁹.

Au vu de ce que je viens de dégager comme prééminence de Montherlant sur les autres auteurs, il semble bien que ce soit le ton virulent et les analyses décapantes de Beauvoir qui ont attiré en retour la critique ou l'approbation. Il est dommage que chaque auteur et l'ensemble de la partie restent sous-évalués.

L'originalité foncière de Beauvoir dans cette partie des « mythes » a été perdue par ses contemporain.e.s et suivant.e.s car, comme le note Rubin Suleiman :

Pour les premiers lecteurs, *Le Deuxième Sexe* offrait tant d'autres nouveautés (y compris les chapitres "scandaleux" sur l'initiation sexuelle, la lesbienne, etc.) que l'originalité des analyses littéraires de Beauvoir comme démarche critique est passée presque inaperçue.

(...) Une autre explication, encore moins satisfaisante, doit être mentionnée : l'édition de poche "Idées" du *Deuxième Sexe*, seule disponible sur le marché pendant bien des années, omettait carrément les cinq chapitres consacrés aux écrivains !

(...) la meilleure explication ne serait pas celle-ci : les critiques féministes qui ont suivi Beauvoir ne faisaient pas allusion à sa démarche fondatrice - ne se souvenaient pas, en quelque sorte, de son originalité - à cause de sa force même : cette démarche, tout en étant neuve, apparaissait si évidente, si "naturelle", qu'elle ne semblait plus attribuable à une source spécifique (...).⁸⁰

⁷⁶ Elizabeth Fallaize, « Claudel et la servante du Seigneur », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, *Idem*, p.222-223.

⁷⁷ Susan Rubin Suleiman, *Idem*, p.235.

⁷⁸ Susan Rubin Suleiman, *Idem*, p.235-236.

⁷⁹ Christof Weiland, « Stendhal ou le romanesque du vrai », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, *Idem*, p.250.

⁸⁰ Susan Rubin Suleiman, *Idem*, p.227, 238-239.

Beauvoir souffrirait en quelque sorte de son succès, ce qui me semble plausible. Son style est si « naturel » et si discrédité par Beauvoir elle-même qu'il est fort peu, voire pas du tout, étudié pour lui-même.

Conclusion

Beauvoir est-elle marxiste, existentialiste ou féministe dans la partie « mythes » du *Deuxième Sexe* ? D'après mes analyses, elle est plus existentialiste que purement marxiste, car les données qu'elle a tirées de ses lectures de Marx et d'Engels ne lui ont pas suffi pour démontrer et démonter l'enferment des femmes dans une altérité sans issue et sans joies véritables.

Beauvoir utilise le lexique existentialiste et ses travaux philosophiques antérieurs pour tenter de briser les cases où sont rangées les femmes contre leur gré et par l'éducation sexiste qu'on leur inflige, à coups de récits fabuleux qui leur promettent une place en retrait. C'est un miroir biaisé qui leur est tendu par les écrivains, qui modèlent leurs personnages féminins en tenant plus compte des images toutes faites qu'ils ont des femmes que d'une analyse mise en fiction de la réalité. La part du fantasme prend le pas sur ce qui se déroule sous les apparences. Les mythes forgés au cours des siècles constituent un réservoir inépuisable pour des écrivains qui confortent l'ordre établi de la société, même lorsqu'ils paraissent le remettre en cause, soit par la place qu'ils accordent à la religion (C Claudel), soit par un érotisme naturiste (Lawrence), soit en feignant de bousculer le sérieux de la société (Breton). C'est aussi ce qui ressort de la réception du *Deuxième Sexe* à l'époque, battage médiatique oblige, mais pas uniquement.

Beauvoir est donc la première à faire de la critique littérature féministe, même si elle récuse le terme à la première page et à la troisième ligne de l'introduction du *Deuxième Sexe* : « La querelle du féminisme a fait couler assez d'encre, à présent elle est à peu près close : n'en parlons plus. »⁸¹ Par critique féministe, j'entends également le mot « genre », qui désigne la construction sociale de différences biologiques. Or, c'est bien ce que fait l'écrivaine dans son essai. Féministe également et pionnière car mettant l'œuvre en lien avec le contexte autobiographique de l'écrivain, tout en ne réduisant pas l'œuvre à l'auteur.

Beauvoir est donc une théoricienne pré-féministe, inventrice d'une nouvelle critique, où les apports des sciences humaines côtoient l'apport de la philosophie.

⁸¹ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe. II, L'expérience vécue*, *Idem*, p.11.

Le travail de Simone de Beauvoir sur les mythes reste essentiel pour comprendre notre monde, car ses analyses donnent des clefs pour la compréhension de l'implicite, de l'inconscient collectif qui sont à l'œuvre non seulement dans les livres, mais également dans les discours politiques, dans les publicités, dans les films et dans les chansons, d'auteur ou populaires.

Au sortir de cette plongée dans les fantasmes masculins, il est bon de constater que les mythes collectifs ont perdu de leur force depuis 1949... sauf dans les périodes de crise économique. Les différentes vagues de mouvements féministes, le travail incessant sur le terrain de militant.e.s et l'inventivité des mouvements féministes actuels augurent bien des résistances des femmes et de certains hommes à la réduction des femmes à des clichés sans cesse renouvelés. Il semble, aujourd'hui, malgré les crises économiques et le retour du bâton du début des années 2000, que les femmes ne sont pas prêtes à abandonner leurs acquis.

Bibliographie :

Ouvrages

- Beauvoir Simone de, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999.
- Beauvoir Simone de, *La Force des choses I*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999.
- Beauvoir Simone de *Le Deuxième Sexe. I, Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 2000.
- Beauvoir Simone de, *Le Deuxième Sexe. II, L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1987.
- Beauvoir Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999.
- Galster Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, Paris, Tallandier, 2007.
- Lecarme-Tabone Éliane, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2008.
- Rey Alain et Tristan Hordé, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2000.

Articles

- Anonyme, « Tandis que Sartre s'enfonce dans la politique, Simone de Beauvoir décrit les affres de Lady Chatterley », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p.117-118.
- Anonyme, « La femme est une fontaine plaintive assure Simone de Beauvoir », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 215-216.

Barron Marie-Louise, « De Simone de Beauvoir à Amour Digest. Les croisés de l'émancipation par le sexe. », Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p.126-130.

Fallaize Elizabeth, « Claudel et la servante du Seigneur », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, H. Champion, 2004, p.213-225.

Galster Ingrid, « Préface », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p.5-15.

Gothlin Eva, « Le point de vue du matérialisme historique », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, H. Champion, 2004, p.69-84.

Katz-Roy Ginette, *D.H. Lawrence in France : A Literary Giant with Feet of Clay*, in Christa Jansohn et Dieter Mehl, *The Reception of D.H. Lawrence in Europe*, Continuum, 2007, p.107-137.

Mauriac François, « La question posée », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 25-26.

Navailh Françoise, « Le modèle soviétique », in Françoise Thébaud (dir.), *Histoire des femmes en Occident. Tome 5. Le XX^e siècle*. Paris, Perrin, « Tempus », 2002, p.325-354.

Nimier Roger, « Le retour d'Andrée Hacquebaut », in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris- Sorbonne, 2004, p.115-116.

Prenant Jeannette, « "kirche, küche, kinder". Les trois "K" de la démocratie occidentale. À propos de S. de Beauvoir et de quelques autres », in Ingrid Galster, Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris- Sorbonne, 2004, p.272-284.

Richard-Molard Ursule, « *Le Deuxième Sexe. Tome 1* », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, H. Champion, 2004, p.244-248.

Rubin Suleiman Susan, « Breton ou la poésie », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, H. Champion, 2004, p.227-240.

Stéphane Roger, *Tout est bien*, in Ingrid Galster, *"Le Deuxième Sexe" de Simone de Beauvoir*, Paris, Presses de l'Université Paris- Sorbonne, 2004, p.296.

Weiland Christof, « Stendhal ou le romanesque du vrai », in Ingrid Galster, *Simone de Beauvoir : "Le Deuxième Sexe" : le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, H. Champion, 2004, p.241-255.

Documentaire :

Kleiner Véronique, *Pourquoi les femmes sont-elles plus petites que les hommes ?*, documentaire diffusé sur ARTE en 2012.